

LUDOVIC MISEROLE

L'AFFAIRE
ROSE KELLER



M+ ÉDITIONS
6 rue Masséna
69006 Lyon
mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions IFS * Phénix Noir, 2021, Belgique

© M+ éditions, 2024

Composition Marc DUTEIL

ISBN : 978-2-38211-252-6

*« À ma mère, dont la force
et le courage me sont essentiels »*

« Avec l'art que nous avons de faire disparaître les vestiges de nos cruautés, celles qui voudraient se plaindre de nous n'auraient pas beau jeu, n'est-ce pas, Thérèse ? ».

Donatien Alphonse François,
marquis de Sade, Justine.

Arcueil, dimanche 3 avril 1768

Rose a froid.

Allongée sur le ventre, nue, les quatre membres attachés à un lit de repos couvert d'une indienne rouge parsemée de taches blanches, elle frissonne. Une autre corde de chanvre la ceinture et lui brûle les chairs. Ne pas bouger, juste respirer. Atténuer la douleur de l'étreinte.

Rose ne voit rien.

L'homme lui a placé un traversin sur la tête. Pourquoi ? Pour ne pas qu'elle soit consciente de ce qu'il compte encore lui imposer ? Pour éteindre les cris qu'elle ne manquera pas de pousser ? Pourquoi ? Mon Dieu, pourquoi ? La souffrance, elle n'en veut plus.

Où est-il ? Aucun moyen de le situer dans cette tanière. Rien. Aucun bruit, pas un soupir ni même un souffle. Pourtant, elle sait que la bête est là, quelque part dans cette pièce aux rideaux tirés. Elle l'a vue, tout à l'heure, habillée d'un gilet sans manches, fesses à l'air et sexe gonflé d'envie. Provocation ultime à sa pudeur de jeune veuve. La promesse d'un acte violent qu'elle redoute plus que tout. Proie nerveuse et paralysée, elle est à sa merci, attend le coup de grâce de l'horrible prédateur. Cette créature immonde la terrifie. La simple idée qu'il la touche la révulse. Combien de fois lui a-t-elle crié de ne pas l'approcher ? En vain. Ce monstre n'est pas du genre à se contenter d'un refus. Lui a-t-on seulement déjà dit non ? Les gens

comme lui finissent toujours par obtenir ce qu'ils désirent. Le désir, parlons-en ! Un sentiment qui d'ordinaire s'acoquine souvent avec le plaisir. Mais quel plaisir trouver ici ? Rose n'en veut pas.

Que fait l'homme tapi dans l'ombre ? Comment deviner l'imprévisible ? Peut-être se délecte-t-il déjà du prochain instant ? La détresse de sa proie qu'il sent monter et dont il goûte déjà la volupté, tout comme la terreur dont il s'enivre à chaque soubresaut de son otage. Chaque seconde est un tremblement. L'excitation chez lui doit être à son paroxysme. Rose en est convaincue.

Il a bougé ! Elle peut le sentir. Ce parfum boisé mélangé à une odeur de fumée âpre. Une odeur animale. Brutale. Quelque chose de sale. Une odeur qui l'accompagne, l'imprègne depuis ce matin.

Elle n'entend rien, hormis sa propre respiration, nerveuse et rapide, qui dérange le silence oppressant de la pièce mansardée. Sa naïveté, qu'elle maudit depuis son arrivée ici, et maintes fois reprochée naguère par son mari, lui coûtera sûrement la vie aujourd'hui.

L'inconnu ne l'a-t-il pas menacée de mort tout à l'heure ?

Le plancher craque ! Il est là ! Tout près !

Dans une poignée de secondes, le supplice commencera.

Le traversin tombe.

Le visage déformé par la peur, elle ferme les yeux. Puis, le souffle court, dans un soupir, comme une prière étouffée :

– Seigneur, aie pitié de moi.

Quelques heures plus tôt

1

Paris. Ce matin-là.

Si la ville tarde à se réveiller, une femme, elle, est déjà à son poste de bon matin.

Pas à cause d'un patron tyrannique qui lui hurle dans les oreilles à la moindre occasion. Certes non ! D'ailleurs, à bien y penser, elle préférerait. Mais Rose n'a pas la chance d'être de celles qui se piquent les doigts dans une mercerie ou attrapent des engelures sur un lavoir au bord de la Seine. C'est simple, aucun employeur n'a voulu l'engager et les rares personnes qui lui accordent un peu d'intérêt ne sont que des ivrognes en manque de gaudriole ou... des aristocrates aux pensées bien plus basses que leur condition.

Rose ne se méprend pas. Ces hommes poudrés, à la mise soignée ont beau se confondre en de mielleuses promesses, il est notoire que ceux-ci cherchent la même chose que leurs congénères avinés, mais l'exotisme en plus. Imaginez ! Se payer une pauvre, une moins que rien, une marie-souillon qui ne rechignera pas à satisfaire leurs envies dégueulasses que leurs légitimes emperruquées n'oseraient même pas imaginer. Tout cela est facile, bon marché et tellement utile, voire nécessaire, pour conforter cette suffisance et leur sentiment de domination. Si les richesses de ces messieurs demeurent bien cachées derrière les portes des hôtels particuliers, ils n'éprouvent

aucun scrupule à descendre dans la rue pour assouvir leurs plaisirs dans la fange des ruelles. Prérrogative d'une certaine *aristo-crassie* !

Rose a toujours tenté de résister à ces hommes. Même sans travail, depuis plus d'un mois, elle, la fileuse de coton n'est pas désespérée au point de les combler contre quelques sous. Qu'en penserait Charles, feu son mari, si elle passait à l'acte ? Pour sûr, l'ouvrier pâtissier se retournerait dans la fosse commune dans laquelle on l'avait jeté !

Rose, en veuve vertueuse, n'est ici ce matin que pour quémander, piécettes, sourires et morceaux de pain. Point de place dans ses pensées pour la gaudriole.

En ce jour de Pâques, les cloches carillonnent neuf heures. Les Parisiens ont mis leurs plus beaux vêtements pour ce jour de liesse. Les enfants rient, les femmes enrubannées se prennent presque pour des premières communiantes et les hommes ont ciré leurs souliers. Fleuristes, confiseurs et autres marchands ambulants sont installés depuis l'aurore pour mieux se disputer la générosité chrétienne des habitants de la capitale.

La première messe de la journée se termine à l'église des Petits Pères. Rose, prévoyante, est sortie peu avant la fin de l'office. Installée le long des grilles de la statue équestre de Louis XIV qui trône au milieu de la place des Victoires, elle a vu les premiers dévots noircir les pavés au son des cloches qui célèbrent la résurrection de Jésus. La foule se fraye maintenant un chemin entre les échoppes. La joie se lit sur chaque visage. Les enfants s'émerveillent devant les

étals où foisonnent des œufs peints qu'on a pris soin de remplir de chocolat fondu par un trou percé à l'extrémité de la coquille. Les parents s'en amusent, mais regardent ailleurs. Vers les jambons et les morceaux d'agneau dont regorgent les charrettes à bras. La place embaume de mille parfums. Le carême a soumis les estomacs à rude épreuve. Les corps et les esprits sont à la fête.

Avec timidité, Rose tend la main.

Un premier promeneur, que l'esprit pascal invite à la charité, donne l'aumône à cette malheureuse qu'il regarde à peine. Un sol, un seul. Rose n'a pas le temps de le remercier, qu'un deuxième s'approche. De toute évidence, ce sera une bonne journée, pense Rose en rangeant la pièce dans son tablier. Dieu est bon. Les fêtes chrétiennes ont tendance à délier les bourses. Le prix du Paradis ?

Celui qui vient alors, appuyé sur une canne ouvragée, est un homme d'à peine trente ans, plutôt beau, élancé, aux cheveux blonds, les yeux bleus et une peau blanche comme l'albâtre. Sa redingote grise et son manchon de lynx blanc trahissent sa condition. Malgré une taille assez petite, il porte toute l'élégance de sa naissance. Le long de sa hanche gauche, un couteau de chasse.

Il la dévisage un moment. La jauge. Pour un peu, Rose se croirait sur l'étal d'un de ces bouchers autour d'elle. Un bout de viande qu'on regarde avec avidité, espérant qu'il sera un morceau de choix. L'inconnu arbore un sourire étrange.

— Mes hommages, madame. Vous plairait-il de gagner facilement un écu ?